

ISHIDA Ira

CALL-BOY

Roman traduit du japonais
par Rémi Buquet



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Ikebukuro West Gate Park I
Ikebukuro West Gate Park II
Ikebukuro West Gate Park III

Titre original : *Shônen*

© 2001, Ira Ishida

All rights reserved.

First published in Japan by Shueisha Inc., Tokyo.

French translation rights arranged by Shueisha Inc. through le Bureau des copyrights Français, Tokyo.

© 2016, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

En couverture : © Plainpicture/PhotoAlto/Marin

ISBN : 978-2-8097-1177-6

J'entends souvent résonner des bruits de pas dans mes rêves.

Ce sont toujours les mêmes. Avec le même rythme, le même écho et le même plancher qui grince. Ils hantent mon sommeil. Je les reconnais, car j'ai appris à les connaître. A force de les entendre, ils me sont devenus familiers.

Oui... j'y suis si tristement habitué que, depuis longtemps, la tournure de mes songes ne me surprend même plus. Je sais toujours de qui je rêve. Je sais à qui appartiennent ces pas. Je ne le sais que trop.

Je le sais, mais je ne peux rien faire d'autre que les laisser s'approcher. Je suis condamné, et comme pieds et poings liés, je reste simplement à attendre que ces maudits rêves se terminent, sans jamais pouvoir les changer. Quand le bruit de ces pas commence à résonner, je sais pertinemment que les dés sont jetés. Je ne peux plus, dès lors, ni fuir, ni me cacher. Impuissant et prostré dans ma tristesse, je laisse ces pas doucement s'approcher et mes rêves suivre leur funeste cours.

Au cours de mon adolescence, j'ai vu et revu cette scène un nombre incalculable de fois, mais c'était comme si, chaque fois, je la revivais avec la même

fraîcheur, en étant toujours traversé et bouleversé par la même émotion.

Le scénario de mes rêves ne variait jamais.

Je me trouvais dans la cuisine de mes parents. J'entendais d'abord des bruits de pas, puis j'apercevais une main. Une main de femme. Elle venait me frôler les joues, d'un geste doux, plein de tendresse.

J'ai réellement vécu cette scène dans le passé. Je devais avoir une dizaine d'années.

Je me rappelle le toucher de ces doigts froids sur mes joues chaudes de garçonnet, et l'agréable impression que je ressentais. J'en conservais un souvenir tellement vif que cette chaleur me parvenait même au travers de mes rêves. Je me répète peut-être mais si cette scène me disait quelque chose, c'était parce que je l'avais réellement vécue. Je me rappelle ne pas être allé à l'école ce matin-là, à cause d'une forte fièvre qui m'assommait le crâne. J'étais en quatrième année de l'école primaire. Oui, c'est ça. J'avais tout juste dix ans. Et cette main dont le simple toucher m'apaisait, eh bien... c'était celle de ma mère.

— Je reviendrai avant que la nuit tombe. Alors tu m'attends, et tu restes bien sage au chaud, d'accord ? Tu me le promets ?

C'était ma mère, accroupie devant moi, qui me parlait. J'étais en pyjama et j'arborais une mine mal réveillée, avec les cheveux en bataille. Elle, au contraire, elle était endimanchée, tirée à quatre épingles et parfaitement maquillée. Je me souviens très bien de son visage. Je me souviens de son élégance, et des petites rides charmantes qui pointaient au coin de ses yeux et aux commissures de ses lèvres.

J'adorais ces rides. Elles m'apparaissaient comme autant de marques de l'extrême gentillesse et de la profonde gaieté naturelles de ma mère.

— Tu m’as bien entendue, Ryô ?

Ne réponds surtout pas !

Voilà ce que, dans mon rêve, je hurlais de toutes mes forces à ce jeune garçon, qui n’était qu’un autre moi-même. Je m’égosillais en vain. J’ai compris avec le temps que les rêves, en effet, n’appartiennent pas à ceux qui les font. J’avais beau crier. J’avais beau hurler. Mes cris inaudibles ne parvenaient jamais à celui à qui je les adressais.

Je savais pourtant ce qui se passerait, si le garçonnet de mes songes acquiesçait à la question de ma mère. Elle ne reviendrait plus. Il ne la reverrait plus. Je me rappelle parfaitement cette scène. Elle et moi, dans la cuisine familiale. Moi qui peinais à m’extraire de mon sommeil, elle qui m’enlaçait tendrement. Oh, oui, je me rappelle cette scène. Je ne me la rappelle que trop bien. Comment aurais-je pu l’oublier ? C’est la dernière fois que ma mère m’a parlé.

Un mot aurait suffi.

Un simple mot. Mon impuissance me démangeait. Je brûlais d’envie de le prononcer. J’aurais tout donné pour en avoir la possibilité. Chaque fois que je faisais ce rêve, je ne pouvais m’empêcher d’espérer. J’espérais désespérément. Je croyais qu’en me comportant autrement dans mon rêve, je pourrais agir sur le destin de ma mère, et sur le mien.

Ce désir irréalisable me dévorait de l’intérieur en me faisant horriblement souffrir. J’étais impuissant. Chaque fois, j’assistais, désarmé, à la suite de mon rêve.

Le petit garçon, qui ignorait tout de l’importance de ce moment, répondait timidement :

— Oui... Oui... J’ai compris, maman.

Aussitôt, les bruits de pas s’évanouissaient vers l’entrée. J’entendais une porte s’ouvrir, et j’imaginai ma

mère s'engouffrant par cette porte, avant de disparaître à jamais, dans le cliquetis métallique de ses clefs.

C'était toujours à ce moment-là que mon rêve prenait subitement fin.

C'est la dernière fois que j'ai vu ma mère vivante.

La dernière fois qu'elle m'a pris dans ses bras. La dernière fois qu'elle m'a parlé.

Car, contrairement à ce qu'elle m'avait promis, elle n'est pas rentrée à la maison ce jour-là. Elle n'y est, en fait, plus jamais revenue.

Je garde encore en mémoire un vif souvenir de cette nuit. Je me rappelle m'être rendu à l'hôpital en compagnie de mon père, car il fallait que nous nous assurions que le corps sans souffle qui y reposait était bien celui de celle qui avait partagé nos vies. Je me rappelle avoir été surpris par la quantité de larmes que mes yeux pouvaient déverser. Je n'avais jamais autant pleuré. Je pleurais encore et encore. Sans m'arrêter. Je pleurais toutes les larmes de mon corps. J'ai pleuré dans la morgue. J'ai pleuré dans la voiture. Et, une fois rentré, j'ai continué toute la nuit. J'étais affligé, meurtri, perdu, désespéré. Ne sachant que faire, je ne faisais que pleurer. Ma tête me brûlait et s'alourdissait sous l'effet de la fièvre, tandis qu'un flot incessant de larmes coulait sur mes joues.

Maman...

Chaque fois que j'émergeais de ce rêve, je me retrouvais dans mon lit, les joues encore mouillées et froides de mes larmes.

C'est d'ailleurs ce qui se passa encore, ce jour-là.

Le jour ne s'était pas encore levé lorsque je sortis brusquement de mes songes. Il était beaucoup trop tôt pour que ma journée commence, mais je savais que je ne pourrais plus retrouver le sommeil.

Je suis resté éveillé et j'ai laissé longtemps vagabonder mes pensées sombres, avant que les clartés du matin n'apparaissent peu à peu, rayonnantes de fraîcheur.

— Je crois que j'ai dégoté un bon filon. Un tout p'tit peu plus âgée que ma mère, mais c'est une femme, hum, tu la verrais, bandante à souhait.

Tajima Shinya s'amusait à faire rouler sous ses doigts le glaçon taillé en boule qui flottait dans son verre de bourbon. La lumière de la lampe se reflétait à la surface de ce glaçon, avant de se disperser, comme à travers un prisme, en différents coloris chatoyants. Shinya, dont les UV d'un salon de beauté avaient fortement bruni la peau, commençait à attaquer la glace comme s'il voulait y faire un trou.

— Je te jure. Tu serais surpris en la voyant, Ryô !

— Si tu le dis, lui répondis-je.

Je me trouvais derrière le comptoir, fait d'une solide planche de chêne striée d'un grand nombre de rayures que la pénombre du bar dérobaît aux regards. Je m'échinai à frotter des verres avec un torchon pour qu'aucune trace de buée ne les ombrage. La tâche pouvait paraître ridiculement banale, mais elle avait son importance. N'importe quel barman sait que même la plus pure des eaux minérales laisse des traces sur un verre, et qu'il n'est guère professionnel de préparer un cocktail dans un verre mal essuyé.

— Enfin, j'sais pas pourquoi je t'en parle, c'est pas ton truc à toi, les gonzesses, pas vrai ?

Il n'était pas encore tout à fait six heures de l'après-midi. Je n'avais pas d'autre client que Shinya pour le moment. Affairé dans mes préparatifs, je levai soudain les yeux vers celui qui me parlait. Son visage était si artificiellement bronzé qu'il paraissait recouvert d'une sorte de poudre chocolatée. Il avait dû se faire une nouvelle teinture car les pointes de ses cheveux arboraient une couleur roux sombre pareille à du métal rouillé. Je fuis son regard et dit :

— Hum oui, c'est vrai... Il n'y a rien d'plus chiant.

Ça m'ennuyait vraiment. Mais loin de moi l'idée de blâmer l'autre sexe et de le désigner comme responsable de tout l'ennui que je ressentais. Les gens que je croisais à la fac, mes amis, ma famille, le monde entier même. J'englobais tout. Rien n'échappait à mon ennui. Tout me blasait. Me pesait au plus haut point. J'étais las de tout. J'avais juste vingt ans.

Vingt ans. Existe-t-il un âge plus désastreux que celui-là ? Etre jeune, c'est n'être encore rien et traîner l'amertume d'une existence encore désespérément vide. Je n'accorde aucune confiance aux types qui affirment être heureux de vivre à cet âge-là. Et je méprise ceux qui prétendent être prêts à tout donner pour revenir à cette période de leur vie.

Perdu dans mes pensées, je continuai de lustrer mes verres en silence et avec soin, en sentant la chaleur du cristal me chauffer les paumes.

— Mais bon, tu veux te vanter un peu, j'imagine ? Dis-moi donc, je t'en prie. Je t'écoute.

Shinya me sourit en laissant éclater la blancheur artificielle de ses dents de devant. Son sourire était son arme la plus terrible en tant que jeune escort-boy expérimenté. Elle lui garantissait un grand succès auprès de

filles pourtant loin d'être idiotes ou naïves. Ces filles savaient bien que son sourire était factice, mais se laissaient malgré tout suborner par son éclat éphémère et ensorceleur. Il y a des gens qui éprouvent ce genre de fascination à la vue du tranchant argenté d'une arme blanche. Shinya ne se fit pas prier et commença à me raconter l'idylle qu'il vivait :

— Jeudi dernier, une femme s'est pointée à l'ouverture. C'était la première fois que je la voyais. Plutôt âgée, mais d'une grande beauté, un peu comme... tu sais, l'actrice du film que tu m'as conseillé l'autre jour...

Il devait sûrement parler du film italien *Portier de nuit*.

Allons bon, pensai-je, à l'évocation d'une actrice que je n'aimais même pas.

— Oui, je te jure. Elle lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Une beauté pure et froide en même temps, comme dans les films, mec. Bref, tu te rappelles comment c'est, chez nous ? Lorsque la première cliente entre, on doit tous se mettre en rang dans le couloir et la saluer.

En vérité, j'ignorais tout des habitudes des clubs d'escort-boys de Shibuya. Mais j'aurais probablement bâillé si Shinya était rentré dans les détails. Je me contentai de me taire et d'acquiescer.

— Tu ne devineras jamais... Elle m'a choisi alors qu'il y avait tous les mecs les plus populaires du club alignés à côté de moi. Elle m'a choisi, moi ! Bon, en même temps, elle a bon goût, c'est normal, tu m'diras. Enfin, bref, c'est comme ça qu'on s'est donné rendez-vous aujourd'hui. C'est la première fois qu'on se voit en dehors du club.

— Tu l'as déjà croquée ?

Shinya remua son doigt de gauche à droite en insistant volontairement sur le geste comme le font les

vedettes à la télé lorsqu'elles sont invitées dans des programmes le soir et que le présentateur leur pose exprès des questions dérangeantes, et qu'elles refusent de répondre.

— Coucher rapidement, tu sais, c'est un truc de novice, ça, une erreur même, oui, ce serait une vraie faute de débutant. Quand tu débutes dans ce métier, tu ne penses qu'à ça, c'est normal, mais tu comprends rapidement que tu ne devrais pas, au contraire, tu dois plutôt te concentrer sur le reste. Faut bien avoir en tête que la somme d'argent que tu pourras gratter à la fin augmente avec le temps pendant lequel tu auras tourné autour du pot et fait languir celle qui te désire. C'est dans la logique des choses. Faut leur faire sentir que la bagatelle, eh bien... ça se mérite.

Shinya sourit de nouveau.

Le bar où je travaillais était en sous-sol. Je sentis une brise tiède s'y engouffrer. Nous étions vers la fin du mois de mai et, trouvant les courants d'air plus agréables que l'air conditionné, j'avais pris le parti de laisser grande ouverte la porte qui reliait l'entrée aux escaliers. A cette époque, je ne faisais pas grand-chose de mes journées. Je les passais à sécher les cours de la fac et à roupiller chez moi. Un jour en chassait un autre. Dans ces journées qui se ressemblaient toutes, le vent faisait partie de ces rares indices qui me permettaient encore de savoir à quelle période de l'année on était.

En levant les yeux, j'aperçus la silhouette d'une femme de grande taille se découper dans la lumière face à moi.

Le contre-jour m'empêchait de distinguer les traits de son visage. Elle semblait regarder autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose, ou quelqu'un. Les boucles de ses cheveux, soigneusement en désordre, ondulaient à chacun de ses mouvements.

— Ah, madame Midoh, par ici, par ici !

Shinya se leva de son tabouret. Je ne pouvais pas voir son visage non plus, mais je l'imaginai aisément arborer son terrible sourire de prédateur. La nouvelle arrivée, qui semblait donc s'appeler Mme Midoh, mit le cap vers le comptoir. Elle se tenait très droite et sa démarche avait quelque chose d'extrêmement élégant. Le long manteau de cuir noir qu'elle portait convenait parfaitement à sa haute taille. C'était un manteau de printemps, aux coutures soulignées de petits trous décoratifs, comme on en trouve sur les chaussures en cuir. Il valait sûrement l'équivalent de la moitié d'une année de mon salaire.

— Mes amis, laissez-moi donc vous présenter l'un à l'autre. Voici Morinaka Ryô, le barman de ce bar. On était ensemble au collège et, bon... il est inscrit à l'université, mais disons qu'il préfère passer son temps à travailler ici.

Le bruit des talons frappant le sol se rapprocha de moi.

— Enchantée.

La voix avait des inflexions graves. La lumière tamisée du comptoir éclaira d'abord le décolleté puis laissa entrevoir un joli petit nez pointu. Je n'arrivais pas encore à distinguer les yeux qui demeuraient dans l'ombre, mais je savais déjà que c'était une femme d'une certaine classe, avec quelques ridules séduisantes autour des lèvres. J'ignore comment cette manie m'est venue, mais les rides des femmes m'ont toujours fasciné et peuvent capter à elles seules toute mon attention.

— Et, Ryô, je te présente Midoh Shizuka. Probablement une des personnes que je respecte le plus au monde.

Shinya sortait son grand jeu habituel. La nouvelle venue me détailla en souriant. Le genre de regard que

les femmes portent dans une animalerie sur un chiot qu'elles veulent acheter.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? lui demandai-je avec un sourire.

Elle fronça légèrement les sourcils, comme pour réfléchir à quelque chose. Elle prit place sur le tabouret et répondit :

— Merci. Eh bien... je prendrai un Gimlet, s'il te plaît. Dis-moi, est-ce que tu boutonnes toujours ta chemise de cette façon ? Je veux dire, jusqu'en haut ?

Elle parlait de la chemise noire à manches longues que j'avais choisie comme uniforme pour travailler, car je pensais que la sobriété de sa couleur me permettrait de passer inaperçu.

— Oui... même si, je dois l'avouer, je n'y ai jamais vraiment réfléchi.

Je répondis sans lever le regard, absorbé par la préparation de mon shaker. Shinya nous regarda tour à tour, puis s'invita dans la conversation :

— Ryô, tu devrais faire comme moi, dévoiler un peu ton torse. C'est sexy et, qui sait ? Peut-être que ça attirerait les filles. En tout cas, si Mme Midoh te le dit, crois-moi, tu as tout à y gagner. Oui, allez, tu ferais mieux d'ouvrir jusqu'au deuxième bouton.

Je souris tout en ignorant les conseils que Shinya venait de me prodiguer. Cela ne parut pas lui plaire.

— Bon... et si on se mesurait aux cocktails ? Tu m'laisserais faire un Gimlet aussi, s'il te plaît ?

D'un saut, il se faufila du comptoir vers l'espace cuisine du bar. Il devait sûrement vouloir montrer ce dont il était capable et épater celle qui venait de le rejoindre. Elle demeurait seule de l'autre côté du comptoir. Je la regardai et lui demandai :

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça ne vous dérange pas ?

Mme Midoh sourit de nouveau. Elle entrouvrit les lèvres et laissa entrevoir une rangée de dents blanches, aussi belle qu'un collier de perles précieuses.

— Au contraire. Voilà qui est tout à fait réjouissant. J'ai de la chance. Un petit spectacle privé pour moi toute seule.

— Alors je commence.

Shinya se fraya un chemin au centre de la cuisine, en m'écartant brusquement. Il envoya bruyamment de la glace au fond du shaker, saisit la bouteille de gin dont l'étiquette représentait un garde de la Tour de Londres. Il n'utilisa pas de verre mesureur et fit couler des doses en les appréciant d'un coup d'œil. Il prit ensuite le jus de citron vert. Les colorants alimentaires étaient bannis du bar et j'avais pour consigne d'employer des préparations plutôt modérées en sucre. Shinya, continuant de se fier à son instinct, fit couler le jus de citron à travers les glaçons, pour à peu près l'équivalent du tiers de la dose de gin qu'il venait de verser. D'après ce que je pouvais en juger, il n'y avait pas assez de citron par rapport à l'alcool. Shinya referma néanmoins la bouteille et s'empara du shaker.

— Madame, monsieur, attention aux yeux !

Tel King Kong tenant une fille dans sa main au sommet de l'Empire State Building, Shinya commença à secouer fortement le shaker d'une seule main. A toute vitesse. Et sans la moindre retenue. Sa main gauche restée libre s'empressa dans le même temps d'aller déboutonner le troisième bouton coloré de sa chemise. Il ressemblait à ces stripteaseurs étrangers qui viennent gagner de l'argent au Japon. Il débordait de confiance. Son estime de soi se lisait dans son regard et dans son sourire, pour lequel déjà tant de filles s'étaient damnées.

Mme Midoh leva les coudes qu'elle avait posés sur le comptoir et applaudit en frappant légèrement dans

ses mains. Shinya enleva le bouchon métallique du shaker et versa lentement le liquide translucide dans un verre à cocktail.

— A toi de jouer maintenant, Ryô. Montre-nous ce que tu sais faire.

Shinya me céda la place. C'était à mon tour d'entrer en scène. A la différence des barmen expérimentés, je ne savais pas modifier mes recettes selon l'humeur du client que j'avais sous les yeux. Je n'en étais pas capable. Je me contentais de suivre à la lettre ce que j'avais appris. Une recette éprouvée ne déçoit jamais. Grâce à un verre mesureur, je mesurai très précisément la dose de jus de citron qu'il me fallait. Je glissai délicatement et sans le moindre bruit la glace pilée dans le verre. La surface du verre s'embua doucement de bas en haut. Je pris le shaker uniquement du bout des doigts et le remuai posément. D'un mouvement lent d'abord, puis j'accélérai pour obtenir un rythme de plus en plus rapide. Je secouai le shaker une quinzaine de fois en suivant le tracé d'un S imaginaire. Ainsi la glace dans le shaker ne s'entrechoquait pas trop violemment et, au contact de l'air, je savais que la préparation deviendrait plus douce et agréable pour le palais. Je la versai dans un verre du même type que celui utilisé par Shinya, en faisant doucement tourner le shaker, pour couper parfaitement à la dernière goutte. Je posai deux sous-verres devant Mme Midoh. Shinya me fit un léger signe de tête en retour. Je plaçai mon verre silencieusement, tandis qu'il faisait de même.

— Voici.

Nos voix se superposèrent, un peu à la façon de celles des anciens boys bands.

— Merci. Vous me gêtez, les garçons. J'ai l'impression d'être chouchoutée, et ce traitement de faveur est

plutôt agréable. Alors, voyons voir, par lequel vais-je commencer ?

Shinya prit la parole :

— Par le mien, évidemment. Vite, avant que la glace ne fonde.

Je regardai les deux verres. Ma version du Gimlet était d'un blanc plus profond que celle de Shinya, beaucoup plus claire. Il y avait plus de glaçons qui flottaient à la surface du sien, et ils semblaient pilés grossièrement. A centre de mon verre, seuls quelques légers fragments de glace se rassemblaient de façon éparse.

Midoh Shizuka prit une petite gorgée. Shinya dit, sans attendre :

— Alors, comment vous le trouvez ?

Elle lui sourit en retour. Ses lèvres épaisses glissèrent sur le bord du verre, aussi fin qu'une lame de rasoir.

— Très bon.

Elle reposa le verre, posa les lèvres sur le mien. Lorsque le liquide blanchâtre coula dans sa bouche, je ressentis comme un petit pincement au creux de mon ventre. Elle me regarda comme si elle évaluait la chose, et dans un sourire, elle énonça :

— Les deux sont délicieux.

— Merci beaucoup !

Je la remerciai avant de la saluer de la tête. Shinya, mécontent de cette non-décision, insista :

— Si jamais on vous disait de choisir l'un ou l'autre, lequel vous choisiriez ?

— Euh, alors...

Elle paraissait gênée, mais elle sourit à Shinya et poursuivit :

— Si je devais le boire tout de suite, rapidement, je choisirais le tien, Shinya. Mais si j'avais du temps pour le déguster lentement, à ma guise, alors je prendrais celui de Ryô.

Elle nous regarda tour à tour, comme pour nous demander si sa réponse nous convenait. J'avais de la peine à dissimuler ma surprise. Elle parut satisfaite et me fit un petit signe de tête.

Je n'étais qu'un obscur apprenti barman. Je savais très bien que je ne faisais pas de cocktails époustouflants, même si je suivais scrupuleusement les recettes. La curiosité me saisit. J'essayai le Gimlet de Shinya. Il contenait beaucoup plus de gin que le mien et le niveau d'alcool était bien trop élevé à mon goût. En avalant un morceau de glaçon, une forte odeur fruitée me resta longtemps en bouche. Je compris que d'autres que moi pouvaient l'apprécier. Comme il n'était pas parfaitement mélangé, la glace en fondant se changerait en eau et modifierait le goût du breuvage progressivement.

Mon Gimlet était, au contraire, léger en bouche, avec un arôme suffisamment fort pour résister à la glace. La proportion de gin et de jus de citron me semblait parfaite. Trancher entre les deux cocktails ne me paraissait pas être une tâche aisée, et la réponse à cette question dépendait en fait des goûts de celle ou celui qui buvait.

— Oh... ce n'est pas marrant comme réponse.

Shinya jeta le chiffon dans l'évier et repassa par-dessus le comptoir pour rejoindre Mme Midoh. Je regardai mon ancien camarade de collègue franchir les soixante-dix centimètres de planche avec une certaine souplesse. Il arborait tout un tas d'accessoires : des boucles d'oreilles, des bagues, un collier, et le tout coûtait probablement l'équivalent d'une belle voiture de marque allemande. La symétrie de ses sourcils, finement travaillés au rasoir, était parfaite. Son corps, rompu aux séances de musculation, ciselé par des visites chez l'esthéticienne, complétait sa panoplie de parfait séducteur.

Quant à moi, à cette époque, je n'étais qu'un modeste étudiant sans le sou qui essayait de gagner sa croûte. Barman n'était pas une vocation. Loin de là. Ce n'était qu'un petit job qui me permettait de modérer mon impécuniosité. Shinya, lui, ne boxait pas dans la même catégorie. Il travaillait. Il travaillait réellement. A plein temps. Et il aimait ça, par-dessus le marché. C'était un escort-boy professionnel.

On dit souvent que l'homme ne peut jamais pleinement dissimuler sa véritable nature. Le naturel revient toujours au galop. Du moins, c'est ce que dit la sagesse populaire. Alors, comme tout dans la vie m'ennuyait au plus haut point, il était normal que je ne sois pas capable de concocter autre chose que des cocktails d'un classicisme poussiéreux, sans âme, tandis que, au contraire, il n'était pas surprenant de sentir dans le Gimlet de Shinya une certaine accélération vers une forte ivresse, qui ne laissait aucune place pour la demi-mesure ou l'hésitation. Sacré Shinya. Je savais que, tant que son charme opérerait, il n'aurait de cesse de chasser, de chercher à s'appropriier le plus grand nombre possible de proies.

L'hésitation n'était pas de mise pour qui partait à la chasse.

Shinya se tortillait sur son tabouret, il susurra quelques mots à l'oreille de Mme Midoh. Celle-ci rit brièvement puis me regarda. Seule la profondeur des petites ridules qui entouraient ses lèvres avouait son âge. Elle avait gardé néanmoins quelque chose de jeune et de séduisant. Elle devait avoir la quarantaine, mais on lui aurait donné à peine trente ans. Sur son visage soigneusement maquillé, se superposa la figure de ma mère telle que je l'avais aperçue pour la dernière fois.

— Ryô, dis-moi, tu as une petite amie ?

Shinya répondit à ma place, alors que je recommençais à essuyer mes verres :

— Non, il n'a personne. Il n'est pas assez fun pour ça. Depuis que je le connais, il passe son temps à bouquiner et à réfléchir à toutes sortes de trucs compliqués. Paraît qu'ça rebute les filles. Ce n'est pas comme s'il ne les attirait pas à la base, hein, mais bon... y manque un truc.

Mme Midoh esquissa un sourire et répondit brièvement :

— Je vois.

— Je ne réfléchis pas forcément à des trucs compliqués.

Shinya répliqua :

— Attends, attends. Il faut que je dise aussi qu'on s'est dépuclés au même âge, vers quatorze ans. C'est nous qui l'avons fait le plus tôt parmi tous les gars de la classe.

— Arrête un peu, je te dis.

En voyant que ce qu'il disait me déplaisait fortement, Shinya n'hésita pas à en rajouter une couche :

— Dans notre classe, il y a même deux filles qui se sont chamaillées pour lui, et j'te raconte pas le bazar que ça a fait. La vache. Je me souviens encore du jour où j'étais en train de manger tranquillement à la cantine quand l'une de ces filles, tout à coup, s'est pointée et a enfoncé un cutter dans le dos de l'autre.

C'était une histoire vraie. Shinya n'exagérait pas et n'inventait rien. Je sortais avec la fille qui s'était fait agresser avec un de ces cutters à lame épaisse qu'on utilise pour découper des cartons.

Par chance, la lame n'avait fait que transpercer l'uniforme rembourré qu'elle portait pour l'hiver, et elle s'en était tirée avec une simple égratignure. L'affaire avait rapidement été étouffée par l'administration. Quant à

ma copine, c'était devenu plus difficile de se voir. On s'est séparés quelque temps après. J'avais complètement oublié le nom de ces deux filles. Mme Midoh me regarda en souriant.

— Ne me dis pas que... tu sortais avec les deux filles en même temps ?

Je continuai d'essuyer le verre que j'avais à la main.

— Non, non. Pas du tout. Je n'avais fait que bavarder de temps en temps avec la fille au cutter, je n'avais rien fait pour qu'elle se méprenne sur mon compte. J'ai toujours pas compris ce qui lui a pris, et pourquoi elle en voulait autant à ma copine.

— Alors tu avais la cote auprès des filles.

Shinya s'empressa d'ajouter :

— Pas autant que moi, mais je dois avouer qu'il se débrouillait bien, oui.

J'ignore pourquoi, mais le fait est que, plus jeune, j'arrivais à coucher avec une fille à peu près autant que je voulais.

Entre quatorze et vingt ans, je suis sorti avec assez de filles pour pouvoir les compter avec les doigts des deux mains. Elles avaient mon âge, ou elles étaient légèrement plus âgées. Je les rencontrais ; on se fréquentait un temps ; on fricotait ; on faisait l'amour et on se séparait. C'était toujours le même schéma. Contrairement à Shinya, je ne cherchais pas à me constituer un tableau de chasse, à sortir avec le plus de filles possible. Ça se faisait naturellement. Très naturellement. Sans forcer.

Le sexe, pour moi, c'était juste un truc que tout le monde pratiquait, une activité un brin sportive qu'il convenait d'expérimenter. Une sorte de rite obligé. Cela m'ennuyait profondément. C'était un peu comme s'étirer et faire sa gym en écoutant les programmes de stretching à la radio le matin. Certes, en s'y abandonnant, ça devenait plutôt agréable, mais à la question de

savoir si cela valait la peine de sortir d'un lit où l'on était déjà confortablement installé, seul et au chaud... eh bien la réponse, pour moi, était toute trouvée.

— Même si on a pris le même départ, le talent, car il n'y a pas d'autre mot, m'a permis de le distancer assez rapidement. On peut dire qu'il est proche de la retraite, alors que moi je suis encore en piste, fonçant tête baissée, comme un bolide lancé à pleine vitesse, continua Shinya.

— Alors comme ça, tu es plutôt doué pour ça ? lui demanda Mme Midoh.

La voix était détachée et le ton sec. C'était peut-être une question qu'elle posait chaque fois qu'elle rencontrait un homme jeune. Shinya bomba le torse sur son tabouret et fanfaronna :

— Evidemment. Car moi, je ne me suis pas contenté de potasser la théorie, ou de me concentrer sur la pratique. Non, moi, j'ai fait les deux en même temps.

Mme Midoh lui sourit, comme si elle regardait un tout petit garçon.

— Et toi alors ?

Elle me pénétra du regard, comme pour fouiller en moi et trouver elle-même la réponse. Ses yeux étaient terriblement froids et perçants. Je savais que la question qu'elle posait avait son importance.

— Je n'en sais rien. J'ai peut-être bien assuré avec une fille et été extrêmement mauvais avec une autre. Moi, je ne suis pas un pro comme Shinya, alors... je n'ai pas vraiment de technique, je ne sais même pas si ça me servirait.

A ces mots, elle fronça légèrement les sourcils, et grimaça juste assez pour remuer les commissures de ses lèvres.

— Sur ce point, tu as tout à fait raison. Il est vrai que la technique importe peu.

Shinya laissa exploser son mécontentement :

— Je ne suis pas d'accord. Au moment opportun, si on est sans technique, c'est mort, selon moi. Madame Midoh, vous pourriez vous faire un gars qui est un mauvais coup ?

— Enoncé comme ça, évidemment, c'est différent. Mais même si le garçon n'est pas extrêmement doué, il me suffirait peut-être de sentir qu'il peut grandement s'améliorer pour rester intéressée.

— Ah ! Ça, c'est exactement moi ! Madame Midoh, vous parlez d'moi, pas vrai ?

Sans se préoccuper de ce que venait de dire Shinya, elle se tourna vers moi.

— Tu sais, Ryô, je pense que le problème vient surtout du fait que tu trouves les filles ennuyeuses et que tu considères le sexe comme une affreuse corvée.

J'imaginai qu'elle allait m'entonner le couplet éculé sur le fait que, la moitié de la population étant composée de filles, il me faudrait fatalement composer avec cette donnée, ou bien m'infliger les éternels sermons auxquels j'étais habitué. Mais, à la réflexion, comment aurait-elle pu me démontrer par $A + B$ que l'amour était une chose magnifique, quand elle, une femme ayant dépassé la quarantaine, passait son temps à fuir la solitude en fréquentant les *host clubs*, à la recherche d'hommes beaucoup plus jeunes qu'elle ?

La vie m'a appris toutefois que ce sont ceux qui ne croient en rien qui sont souvent les plus doués pour persuader les autres. C'est exactement ce qui se passe avec les religions un peu louches et les publicités dont nous abreuve la télévision. Ainsi va le monde. Je n'y peux rien. Je n'y pourrai sans doute jamais rien. Je manifestai inconsciemment mon indifférence en répondant sèchement :

— Peut-être que c'est un problème, oui. Mais il s'agit de mon problème.

Mme Midoh répliqua avec un visage neutre, sans la moindre expression :

— Certes, il s'agit de ton problème.

Je la regardai alors dans les yeux. Avec des pupilles aussi grandes, j'aurais dû logiquement y dénicher un peu de chaleur, ou tout au moins une impression de chaleur. Mais j'avais beau fouiller du regard, je ne trouvais rien. Ses yeux étaient comme deux fenêtres d'une pièce inhabitée, ouvertes sur l'obscurité d'un ciel hivernal. Les ténèbres paraissaient s'accumuler à l'infini au fond de ses iris, en absorbant toutes les lumières environnantes. Shinya, sentant que la situation devenait pesante, se dépêcha de dire sur le ton de la plaisanterie :

— Allons, Madame Midoh, laissons donc ce garçon glaçon à ses affaires, et allons plutôt là où nous devons aller.

Il engloutit d'un trait les deux Gimlet, avant de fermer les yeux, comme s'il dégustait doucement l'arrière-goût qui lui restait en bouche.

— Mouais. Comme prévu, le mien était le meilleur. Va vraiment falloir que tu révises tes recettes, Ryô !

Il se leva et tendit le bras à Mme Midoh.

Cette dernière acquiesça et descendit de son tabouret.

Elle m'adressa un grand sourire.

— Merci encore pour les cocktails, Ryô. Je sens que tu as du potentiel, toi, et je suis persuadée que nous serons amenés à nous revoir.

Je la saluai rapidement de mon comptoir en me gardant bien de les raccompagner jusqu'à la sortie. Je feignis d'être affairé. En voulant ranger les deux verres, j'aperçus une carte de visite pliée, glissée sous celui de Mme Midoh.

Club Passion.

Le Club de la Passion ? Le Club des Passionnés ? Seuls le nom de ce club, le nom de Mme Midoh et un numéro de téléphone étaient inscrits sur cette carte teintée d'un léger dégradé de bleu. Il n'y avait pas d'adresse ni le moindre logo.

J'en déduisis que cette femme devait être gérante de ce club et aimer fréquenter des escort-boys pendant son temps libre. J'écrasai la carte dans le creux de ma main et la jetai dans la poubelle des déchets à recycler. Puis je fis un mémo avec le nom de Shinya et le prix des Gimlet qu'il devait me régler, que je plaçai dans la caisse.

L'arrivée d'autres clients me fit tout oublier de cet épisode.

Je ne revis Mme Midoh qu'une semaine plus tard.

Je venais de faire l'ouverture du bar, un peu après dix-sept heures trente, et il n'y avait pas encore de clients. Dehors, le temps était exécrable, sans être pluvieux. Un air lourd et humide emplissait la pièce. J'étais accroupi devant le réfrigérateur. J'en sortis un bloc de glace, à travers lequel tout me paraissait flou. Oui, flou, comme ces vieux souvenirs enfouis dans la mémoire, qui reviennent parfois, par bribes. Après m'être relevé, je m'aperçus d'une présence.

— Bonjour, Ryô. C'est curieux, mais je n'ai pas reçu de coup de fil de ta part... Alors je me suis dit que je ne perdrais rien à passer te voir.

Sa bonne humeur se lisait dans son sourire éclatant. Elle était vêtue, ce soir-là, d'un tailleur jupe assez serré, d'un noir et blanc des plus classiques, en tissu pied-de-poule. Elle portait une écharpe noire autour du cou. Ses cheveux, tirés en arrière, laissaient entrevoir son large front. Elle me semblait beaucoup plus élégante que la fois précédente. Je savais, évidemment, que l'élégance extérieure ne garantit pas la beauté intérieure.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Si tu me parles avec la même distance et le même ton que la dernière fois, alors, je commanderai la même chose. Un Gimlet, s'il te plaît.

Après avoir déposé le bloc de glace sur le côté, je commençai à préparer le cocktail. C'était comme si Mme Midoh surveillait chacun de mes gestes. Je sentais son regard s'appesantir sur mes doigts, puis me fixer au visage. Je sortis un verre à cocktail différent de la fois précédente et j'y versai le Gimlet. Je le versai tout doucement. Soigneusement. Jusqu'à la dernière goutte. Je posai un sous-verre sur le comptoir et fis glisser le verre dessus.

— Voici. J'imagine qu'il manquera encore un peu de passion par rapport à celui de Shinya, mais dites-moi ce que vous en pensez, et bonne dégustation.

Elle posa d'abord son doigt sur le bord du verre et le fit courir de haut en bas. J'avais choisi cette fois-ci un verre au pied légèrement courbé et qui s'affinait en son milieu. Je m'étais dit qu'il irait très bien à celle à qui il était destiné.

— Eh bien, en voilà un drôle de verre. Intéressant. Ses concepteurs auraient pu le laisser droit, mais non, ils ont choisi exprès de le tordre.

Elle posa ensuite délicatement ses lèvres sur le bord du verre et, après avoir aspiré une gorgée, savoura le cocktail du bout de la langue.

— Délicieux. Un peu fort et pas facile à boire, mais ce verre me plaît. Je trouve qu'il te ressemble, Ryô.

Mon regard croisa le sien. Nous nous trouvions de chaque côté du verre. J'avais pensé que ce verre lui ressemblait, et elle avait pensé exactement la même chose pour moi. Tout semblait pourtant nous séparer. Je ne pouvais pas croire un instant que nous étions faits du même bois, mais en me disant que nous n'étions

peut-être pas si différents que cela, je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire.

— Je vous remercie.

— Je t'avais laissé ma carte la dernière fois avant de partir.

— Ah ? Je n'ai pas remarqué.

Je formulai ma réponse de manière un peu trop rapide pour que ma sincérité ne soit pas mise en doute.

Je gardais les yeux baissés sur mes mains, et je me préparai à tailler un glaçon, à l'aide d'un pic à glace. J'attaquai ce cube d'une dizaine de centimètres de côté en râpant les bords avec la petite lame. Je l'aiguissais tous les jours et elle était devenue si coupante qu'elle perforait la glace comme une motte de beurre oubliée à température ambiante.

— Tu m'as bien dit que tu trouvais les filles ennuyeuses et que faire l'amour était pour toi une corvée, pas vrai ?

J'acquiesçai sans quitter des yeux le bloc de glace, qui s'arrondissait sous mes coups.

— Je me demandais... si tu ne pourrais pas m'en donner la preuve, afin de savoir si c'est vraiment ça qui pose problème ?

Je la regardai dans le blanc des yeux. Elle vida son Gimlet d'un seul trait, avant de reposer son verre.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Je ne comprends pas.

Elle n'avait plus le même regard. C'était comme si une lumière s'était allumée dans une pièce jusque-là enténébrée. Ses yeux, d'un noir profond, paraissaient s'allumer à l'idée d'évaluer mes capacités sexuelles. Il n'y avait aucune trace de gêne, aucune hésitation dans sa voix.

— Tu peux me servir la même chose, s'il te plaît ? Quant à ce que je veux dire... eh bien, c'est pourtant extrêmement simple.

Je ne bougeais plus, Tout ouïe.

— Je veux te voir au lit et que tu me montres ce dont tu es capable. Afin de mettre un prix sur ta façon de faire l'amour. Ne veux-tu pas savoir à combien tu serais estimé ?

Un sourire se dessinait au coin de ses lèvres.

Elle débordait de confiance en elle, et un sentiment imprévu m'assaillit.

Ça ne me dérangeait pas.

Elle doit avoir l'âge qu'aurait ma mère si elle vivait encore, mais je m'en moque. Si elle le souhaite vraiment, alors, oui, pourquoi ne lui montrerais-je pas ce que je vaudrais entre les draps ?

Je versai le contenu du shaker dans un nouveau verre.

— Entendu. Topons-là. Je suis célibataire, alors... achetez-moi et essayez-moi, si vous voulez. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire quand je rentre le soir, à part dormir. Alors, quitte à s'ennuyer...

Je me disais qu'elle devait avoir l'habitude de coucher avec des hommes plus jeunes qu'elle. Elle devait les prendre, les user et les jeter les uns après les autres. La semaine dernière, c'était Shinya, cette semaine, c'était mon tour. Ses yeux, dont la couleur virait au noir intense, semblaient deux plaies ouvertes. Deux plaies creusées par un désir insondable et insatisfait. J'avais pris ma décision. J'allais affronter ces plaies, dès ce soir.

— Comment fait-on ? Ce soir, je termine mon service à minuit.

Mme Midoh se contenta d'un signe de tête, jeta un œil à son poignet. Elle avait une montre. Probablement un ancien modèle, car l'éclat du métal terni tendait légèrement vers le jaune.

— Je viendrai te chercher à cette heure-là. Tiens, tu peux boire ce Gimlet.

Elle descendit de son tabouret, s'étira, puis se dirigea vers la sortie. Je levai le verre au pied courbé à mes lèvres et m'assurai de son goût et de son parfum par une petite gorgée. C'était le même que d'habitude. La même saveur. Celle du vide. Le même arrière-goût aussi. Celui de l'ennui.

Je jetai le reste du cocktail dans l'évier, et je me remis à tailler la glace.

Mon travail terminé, je grimpai aussitôt, quatre à quatre, les marches des escaliers que je descendais tous les jours. Mes jambes étaient engourdies par les heures passées au comptoir, mais je m'en fichais. Je sortis du côté de l'arrière-rue de Shimokitazawa. L'air était encore plus lourd et humide qu'en début de soirée, mais alors que le ciel paraissait se gorger peu à peu d'une énorme quantité d'eau, la pluie ne se décidait pas à tomber. Les lumières de la ville se réverbéraient sur les nuages, et le tout formait un paysage sublime, celui du ciel illuminé de la nuit de Tokyo. J'avais l'habitude de ce paysage. Des voitures étaient garées çà et là dans la rue, en stationnement interdit, mais je ne distinguais dans aucune la silhouette de Mme Midoh. L'heure était tardive. L'heure des derniers trains. Peu de monde s'affairait dans ce quartier. Alors que j'étais en train de fouiller du regard les environs, un léger coup de klaxon retentit soudainement derrière moi.

Il provenait de l'autre côté de la rue. D'une Mercedes stationnée à environ une dizaine de mètres. La voiture était de classe SL et assez large, comme avant que la fameuse marque ne change complètement de modèle. Je n'arrivais pas à voir sa couleur d'où je me trouvais, mais la carrosserie me paraissait assez sombre.

J'aperçus la silhouette d'une femme remuant la main. Je fis un signe de tête et la voiture commença à s'approcher, tous phares éteints. Elle roulait doucement, un peu à la manière d'une bête carnivore traquant sa proie, avançant vers elle à pas feutrés. Elle était d'un bleu marine métallisé. Le moteur vrombit avant que les vitres fumées du même bleu estompé ne s'abaissent doucement.

— Allez, monte.

Mme Midoh s'était changée, elle portait désormais un tailleur uni de couleur noire. Elle avait pris une douche, cela ne faisait aucun doute. Elle n'avait qu'un bustier sous sa veste, qui laissait apparaître une large part de sa poitrine.

Je tirai vers moi la lourde portière et pris place sur le siège passager. Le cuir noir était bizarrement assez dur. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander combien de garçons s'étaient assis là avant moi.

— Tu as mangé, Ryô ?

J'avais expédié mon dîner avec un sandwich de ma composition. Un casse-croûte assez simple, au bacon et aux œufs. Mais j'avais travaillé toute la journée, alors ce modeste en-cas n'avait pas suffi à assouvir ma faim.

— J'ai grignoté une bricole mais je suis partant pour manger un morceau.

— Tant mieux. Je connais un restaurant qui sert jusque tard dans la nuit. Allons donc y prendre quelque chose. Il n'y a rien de plus dommageable que la précipitation, surtout dans ce que nous comptons faire ce soir.

Je remarquai pour la première fois que Mme Midoh portait des lunettes. Elle devait probablement les mettre seulement pour conduire. Ses yeux noirs, derrière ces lunettes à monture invisible, suivaient attentivement les phares des voitures qui arrivaient devant nous. Je me demandai si c'étaient des verres pour corriger la

myopie, ou bien des doubles foyers. Je me dis qu'à l'âge qu'elle devait avoir, elle pouvait très bien porter des lunettes pour la presbytie.

Elle conduisait très bien. Au point que la voiture bleu marine paraissait glisser dans les rues nocturnes.

Je trouvai soudain étrange d'être assis dans cette voiture de sport, quasi enfermé avec pour seule compagnie celle de cette femme dont je ne savais presque rien.

La végétation luxuriante du parc Yoyogi étendait son ombre épaisse comme une forêt. Sans détourner mon regard de ces ombres dansantes, je demandai :

— Madame Midoh, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Hum, disons que je gère une sorte de club privé, me répondit-elle après avoir donné quelques coups d'accélérateur.

C'était sûrement un club dans le genre de ceux qu'on trouve à Ginza. Mais si je savais qu'ils existaient, j'ignorais tout de ces clubs luxueux. Ils appartenaient à un autre monde. Un monde lointain et différent du mien.

— Un club avec des filles ?

Elle se tourna vers moi, l'espace d'un instant, et me sourit rapidement. Je vis défiler derrière elle une pancarte publicitaire jaune pour une chaîne de vidéo-clubs.

— Non. Au contraire. Il y a même très peu de filles, en fait.

Sa réplique me surprit tellement que je ne sus pas quoi répondre.

Mme Midoh, sans lâcher le volant, tendit les bras et ajouta d'un air assez joyeux :

— Mais à la place, il y a plein de jolis garçons.

C'était là beaucoup trop d'énigmes pour moi. Ne voyant pas où elle voulait en venir, la conversation

commençait à m'ennuyer. Je déportai mon regard vers la vitre et me contentai d'observer les vagues lumières de la ville qui défilaient à folle allure. Le rouge et le vert des feux de circulation flottaient au loin, avant de se rapprocher rapidement. Je commençais à me dire qu'il me suffirait de manger un peu puis de coucher avec cette femme, pour que ma longue journée trouve enfin son terme. Je commençais à regretter de m'être écarté du chemin de mon lit.

Au carrefour de l'avenue Meiji, la voiture tourna à gauche. La sombre silhouette du quartier de Harajuku, déserté par les enfants, se découpait sur le ciel étoilé, comme une sorte de tablette mortuaire pour cette ville de Tokyo. La Mercedes poursuivit sa route et, arrivée devant l'immeuble de l'entreprise Renown, pénétra dans ce qui semblait être un mélange de bureaux et de logements. Les lumières de la nuit se réfléchissaient sur des pierres le long de la voie. D'autres lumières, pareilles à de petites flammes dansantes, éclairaient le rebord des plantations.

— On est arrivés.

Un bruit de gravier déchira le silence de la nuit. Mme Midoh venait de garer sa voiture sur le parking d'un restaurant.

Un employé nous conduisit à une table, sur laquelle trônait un carton indiquant une réservation. L'intérieur du restaurant était plus vaste que le parking autour duquel des lampes au mercure étaient disposées. J'apercevais l'éclat de ces lampes à travers les fenêtres. D'après la forme de ces fenêtres, je me dis que ce restaurant avait dû être un hôtel à l'occidentale dans une autre vie. Malgré l'heure tardive, la moitié des tables étaient occupées. Un certain calme régnait néanmoins dans la pièce, probablement parce qu'il n'y avait pas de groupes excédant deux personnes parmi les clients.

Mme Midoh, au lieu de s'asseoir en face de moi, prit place à mes côtés. Je m'emparai de la carte et commençai à la parcourir du regard.

— J'ai déjà mangé pour ma part, alors ne te soucie pas de moi, commande ce qui te fait plaisir. Ah, au fait, Ryô, est-ce que tu tiens bien l'alcool ?

Tout en gardant les yeux vissés sur la carte où s'alignaient des mots en italien, je répondis :

— Je peux boire, oui, mais pas trop.

— Je vois, eh bien nous n'aurons qu'à nous contenter d'un simple verre de vin. Je te veux en pleine possession de tes moyens.

C'était sûrement pour que je puisse faire l'amour du mieux que je pouvais. Je n'y avais jamais vraiment réfléchi, mais elle avait raison. Il valait mieux que je me modère. En toutes choses, l'excès s'avère fatalement nuisible, un jour ou l'autre.

— Et vous, comment vous sentez-vous ? lui demandai-je en retour.

Elle me regarda de nouveau comme pour me jauger. C'était comme si son visage était scindé en deux. Ses yeux étaient durs, sévères, interrogateurs. Tandis que ses lèvres étaient, elles, souriantes, douces et apaisantes.

— Oh, moi ? Ça va, ça va, oui... mais moi, ça n'a pas vraiment d'importance.

Elle me sourit avant de détourner le regard.

Je commandai les deux plats qui se trouvaient tout en haut de la liste des entrées et de celle des viandes. Une salade aux légumes frais avec du crabe, des aubergines et des courgettes. Ainsi que des côtes de mouton. Comme j'avais pris l'habitude de bâcler mes repas en grignotant dans la cuisine du bar où je travaillais, j'étais loin d'être à l'aise dans ce restaurant assez huppé. La table voisine était libre. Mais à la table suivante, un vieillard de plus d'une soixantaine d'années mangeait en silence en compagnie d'une très jolie fille, qui avait tout juste une vingtaine d'années. Et ils ne me semblaient pas de la même famille.

La main du vieillard disparaissait de temps en temps sous la nappe, et je voyais son bras bouger frénétiquement. J'imaginai qu'il devait faire le même geste la nuit, lorsqu'il se réveillait et qu'il ne trouvait pas ses lunettes à côté de son oreiller. En regardant plus bas, je compris qu'il était en train de caresser les cuisses de la fille assise à ses côtés.

Sa robe laissait apparaître la forme ronde de ses épaules blanches, et tandis qu'il la caressait, elle faisait

comme si cela ne la concernait pas, en portant à sa bouche un tout petit morceau de viande. Son regard rencontra le mien. Elle me fixa avec des yeux terribles, comme si elle me détestait du plus profond d'elle-même. Mme Midoh s'approcha de moi et me dit à l'oreille :

— Je me demande ce que cette fille pense de nous, en nous voyant.

Je sentis l'odeur de son shampoing, mélangée aux fragrances de son parfum, ainsi qu'à son odeur naturelle, qui m'évoqua celle d'un œuf cuit. Je faillis en perdre l'appétit.

— Probablement que nous faisons la même chose qu'elle.

— C'est-à-dire ?

En essayant d'imiter au maximum sa façon de sourire, je dis :

— Que je suis un homme à vendre, et que vous m'avez acheté.

Mme Midoh sourit de nouveau, et je pus déceler enfin une certaine unité dans son visage. La sévérité de ses yeux s'harmonisait avec la douceur de ses lèvres. En souriant, ses rides devenaient un cran plus marquées.

— Cela ne serait pas pour me déplaire.

Je tendis la main pour prendre un peu de vin rouge. J'avais soif. Mme Midoh buvait, elle, un jus de raisin de couleur identique.

— Trinquons. A quoi ? Eh bien, peut-être à ce soir, j'espère juste que ma prestation ne sera pas pire que celle de Shinya.

J'envoyai le breuvage au fond de mon gosier. C'était un vin un peu lourd, qui irrita doucement la surface de ma langue. Mme Midoh reprit la parole, tout en apposant une serviette devant sa bouche. Par politesse, sans doute.

— Mais... il ne s'est rien passé avec Shinya, il ne te l'a pas dit ?

Je l'ignorais.

En vérité, je m'étais persuadé que Shinya était le plat principal et que moi, j'étais le dessert.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

— Je me suis contentée de discuter avec lui, et comme j'ai appris tout ce que je voulais apprendre, nous en sommes restés là. Sans rien faire.

Je ne comprenais absolument rien à ce qu'elle me disait. Tant de mystère commençait à m'énerver passablement.

— Et qu'est-ce que vous vouliez, à la fin ?

— Savoir si c'était un garçon qui pouvait m'être utile ou non, répondit-elle sans se troubler.

— C'est-à-dire ?

— Je ne parle pas uniquement de sexe, Ryô. Je teste des garçons pour savoir s'ils peuvent travailler pour moi, mais cela englobe plein de choses, tu sais.

Je ne me croyais pas en mesure de réussir un examen auquel un escort-boy professionnel comme Shinya avait échoué. Plus j'y réfléchissais, et plus je me disais qu'elle devait chercher à la fois un garçon pour son commerce et pour elle un jeune perdreau. Or, je n'étais intéressé ni par travailler pour elle, ni par lui servir d'amant.

Un serveur s'approcha pour apporter mes plats. Lorsqu'il passa à côté de la jeune fille qui se faisait tripoter, celle-ci se redressa subitement sur sa chaise. Elle s'était sûrement dépêchée de fermer les cuisses, qu'elle tenait écartées jusque-là sous la table. Mme Midoh chercha vers où se posait mon regard, puis elle me dévisagea d'un air dubitatif. Un léger sourire ornait ses lèvres. Quelque chose me disait qu'elle ne devait pas être très étonnée par le spectacle que nous donnait la table voisine.

Je sentais et mon appétit et mon désir sexuel s'éloigner rapidement de moi, un peu comme deux hirondelles jumelles s'envolant dans le ciel. Je secouai la tête et, fourchette en main, attaquai la salade dans la grande assiette devant moi.

Nous ne sommes restés qu'une petite heure dans le restaurant.

Au moment où nous nous sommes levés, le vieillard caressait toujours les jambes de la jeune fille, tout en se délectant de fromage et de chocolat.

Mme Midoh me dit en ouvrant la portière de la voiture :

— Faut croire que tu es assez sensible, Ryô. A l'instant même où tu as vu le couple de l'autre table, tu as perdu l'appétit, tu as cessé de manger.

Je m'engouffrai dans la voiture en même temps qu'elle, sans rien répondre. Elle sortit les lunettes qu'elle utilisait pour conduire.

— Est-ce que par hasard tu détesterais les personnes beaucoup plus vieilles que toi ? Trouverais-tu horrible qu'elles puissent éprouver du désir ?

Penchée sur son siège, elle m'interrogeait avec le plus grand sérieux du monde. Sa veste noire laissait apparaître le haut de sa volumineuse poitrine, d'une grande blancheur.

— Je comprends parfaitement que l'on puisse vouloir faire ce genre de choses avec des personnes plus jeunes une fois qu'on a pris de l'âge. Mais j'comprends pas qu'on puisse vouloir le faire ainsi, en public, dans un restau.

— Je vois... Me voilà rassurée, répondit-elle en tournant la clef de contact.

La Mercedes vrombit en s'extirpant de son sommeil. Mme Midoh jeta un coup d'œil rapide dans le rétroviseur arrière :

— Allons-y.

Ma longue nuit allait bientôt s'achever. Jugeant que toute retenue était désormais superflue, je pris une inspiration et demandai :

— On va dans un hôtel ?

— Non, non, pas dans un hôtel. Nous allons chez moi. Nous serons plus tranquilles. J'aime bien les chambres d'hôtel, mais on peut facilement y perdre ses moyens.

J'allais bientôt devoir faire l'amour à cette femme. En la regardant de profil, je commençais enfin à réaliser ce que je m'apprêtais à faire. Elle deviendrait, sans le moindre doute possible, la femme la plus âgée avec qui j'aurais eu une relation.

Elle devait avoir le double de mon âge, mais elle était plus belle que n'importe quelle fille de mon université. Je m'interrogeai sur ses motivations. Que pouvait-elle bien chercher ? Couchait-elle avec des jeunes garçons juste pour juger de leurs performances sexuelles ? Dans quel but voulait-elle mettre un prix sur de telles prestations ? L'image de papillons d'espèces différentes, épinglés dans une boîte, me vint à l'esprit. Leurs ailes étaient déployées, ils paraissaient paisibles. Mais cela faisait bien longtemps qu'aucun souffle ne soutenait plus leur vol et qu'une agrafe argentée les avait privés de leur liberté en leur traversant le corps.

Aux environs du quartier d'Akasaka, la voiture tourna à gauche vers Kioichô. Il était plus d'une heure du matin. Le parking de l'ancien Prince Hotel paraissait vide et seul le portier en uniforme se dressait là, impassible, semblable à une figurine de soldat.

La forêt de la résidence impériale étendait son ombre dense de l'autre côté de l'avenue de Shinjuku. Après avoir descendu la pente devant Hanzômon, la Mercedes pénétra dans le quartier résidentiel de Kikumachi. Je n'étais jamais venu par ici. Tout était nouveau pour moi. Mme Midoh gara sa voiture dans un parking et se dirigea vers l'immeuble qui se dressait à côté. Après avoir franchi un portail métallique et traversé une enceinte, j'aperçus devant nous un jardin de graviers blancs avec une petite fontaine dont le jet était provisoirement stoppé. Plusieurs pièces brillaient au fond de cette eau stagnante. Des gens les avaient probablement jetées là pour faire un vœu. Je levai les yeux et vis le bâtiment en pierres de couleur beige. Mme Midoh sortit sa clef et l'inséra dans la serrure. Le hall d'entrée était également pavé de pierres. Le sol et le plafond, unis par leur couleur, paraissaient être faits d'un seul et même matériau. Même si la lumière de l'extérieur éclairait directement l'intérieur du hall, j'avais l'impression

de m'être égaré au milieu d'une de ces grottes humides que j'avais vues à la télé.

J'aperçus en face de nous la lourde porte en bois d'un ascenseur.

— Il n'y a qu'un logement par étage ici, me dit Mme Midoh en appuyant sur le bouton d'appel.

Un chiffre indiquant l'étage auquel nous étions apparut au-dessus de nos têtes. L'ascenseur s'ouvrit silencieusement. A l'intérieur, je vis un miroir et des plaques métalliques de couleur bronze. Mes chaussures foulaient un tapis moelleux.

Mme Midoh appuya sur le bouton du septième étage. L'ascenseur prit de la vitesse. Il s'élevait en douceur et sans presque aucun bruit. Ce silence était troublant. On aurait dit que cet ascenseur était moins activé par un moteur que par un mécanisme en caoutchouc.

— Ryô, tu sais que tu as de la chance ?

— Et pourquoi ça ?

— Il y a beaucoup moins de garçons qui viennent ici que tu ne l'imagines. La plupart échouent à l'entretien comme Shinya. Surtout ces trois dernières années, c'était terrible. Je ne sais pas si je deviens plus sévère avec l'âge ou si c'est parce que les jeunes sont de moins en moins bons.

La porte de l'ascenseur glissa sur le côté.

Un hall apparut avec, devant moi, un ikebana d'un bon mètre de hauteur, éclairé par des spots de lumière. Sur un socle au contour si grossièrement taillé qu'il aurait pu passer pour une antiquité tout juste exhumée, un grand pot était posé, rempli d'eau et de différentes fleurs soigneusement entremêlées. Des petits morceaux de bois et des camélias de couleur blanche ou affichant un joli dégradé de rouge flottaient à la surface de l'eau.

De l'autre côté de cet ikebana se trouvait une porte à doubles battants.

Mme Midoh passa près d'une table et longea un mur où des bancs faisaient saillie à faible hauteur. Après avoir ouvert un des panneaux de la porte, elle se retourna vers moi et demanda :

— Tu es prêt ?

Elle me souriait aussi malicieusement qu'une jeune fille sur le point de fuguer de sa maison en pleine nuit. Je sentis mes pulsations s'accélérer.

— On commence tout de suite ?

— Oui, suis-moi.

La première pièce était une sorte de salle d'attente si vaste que les murs semblaient en expansion. L'éclairage se réduisait à quatre spots lumineux posés aux quatre coins de la pièce. Nous avançons donc dans une semi-obscurité. Un tapis de couleur beige recouvrait le sol. Deux canapés de couleur identique se trouvaient disposés l'un près de la porte, l'autre sur le mur du fond. Cet effet de symétrie apportait une certaine élégance à la pièce. Mme Midoh la traversa sans s'arrêter, franchit une porte laissée ouverte et prit un couloir. Plusieurs portes s'alignaient de chaque côté.

Je la suivis sans faire de bruit, en étouffant mes pas. Après avoir délicatement poussé la porte du fond, elle se tourna vers moi. Elle ne prononça pas un mot. Je me contentai de la rejoindre en silence. C'était une chambre avec très peu de mobilier. Un lit *king size* était disposé au centre de façon à ce qu'il ne touche aucun des murs. Il m'apparut moins comme un espace pour dormir que comme une sorte d'autel posé sur un piédestal. C'était un lit ancien, avec des colonnes de métal aux coins soutenant un baldaquin sur lequel aucune mousseline n'était installée. Il n'y avait même

pas d'oreillers ni de couette. Juste un grand matelas recouvert d'un simple drap.

A part le lit, il n'y avait qu'un seul autre meuble dans cette vaste pièce : une table semi-circulaire adossée au mur sous la fenêtre, deux chaises en bois venaient compléter l'ensemble. Mme Midoh alla s'y asseoir, croisa les jambes et me regarda. Je sentis ses yeux s'attarder sur mon corps. La lumière de la lune, passant par la fenêtre, tombait sur son visage et accentuait la froideur de son regard. Quand, par moments, un nuage entravait cette lumière, la pièce se trouvait plongée dans une obscurité plus épaisse.

— Je peux prendre une douche ?

Ma voix était étrangement cassée. Etais-je troublé ? Etais-je tendu ? Mme Midoh, sans bouger, me répondit :

— Hors de question. Je veux sentir l'odeur de ta peau, de tes cheveux, de ton sexe. Et puis, ça me permettra de savoir comment tu te laves habituellement, et avec quel soin tu le fais.

Cette remarque m'étonna. La plupart des filles avec qui j'avais couché m'avaient dit qu'elles préféraient le faire après une douche. Si c'était toutefois ce qu'elle voulait, je n'y voyais pas d'objection.

— Compris. Alors, c'est quand vous voulez.

Je fis attention à ne pas trop faire résonner ma voix, qui commençait à fléchir. Et je m'avançai du lit vers la table et vers Mme Midoh.

— Attends un peu.

Elle mit la main sur son cœur. Je compris qu'elle cherchait quelque chose dans la poche intérieure de sa veste. Après avoir relevé le rabat, elle y colla l'oreille. Sûrement un téléphone portable. Elle tapa un numéro, prit une longue inspiration. Elle s'était sûrement rappelé quelque chose en rapport avec son boulot. Elle

laissa filer plusieurs sonneries, puis elle mit un terme à la communication, qui n'avait pas commencé.

Elle me dit en esquissant un mystérieux sourire :

— Encore un peu de patience. Tout sera bientôt fini.

Je ne comprenais rien à ce qui se passait. J'avais le lit en face de moi et nous étions tous les deux dans cette pièce. Pourquoi diable persistait-elle à faire comme si nous ne parlions pas de la même chose ? Je me rappelai soudain ce que m'avait dit Shinya. Que plus le temps passait, et plus la récompense serait belle.